

Étude de texte n° 8, *Lorenzaccio*, acte V, scène 7, p. 204-207 : l'ultime dialogue entre Lorenzo et Philippe Strozzi.

Où en sommes-nous ? (bref résumé des scènes 1 à 6 de l'acte V)

La dépouille du duc Alexandre a été ramenée en cachette au palais ; les Huit s'interrogent, mais ils sont dominés par le **cardinal Cibo** qui **impose le principe d'une continuité politique** et affirme (en latin) que c'est un autre Médicis qui doit succéder à Alexandre. Par peur d'avoir à assumer une décision politique et d'être submergés par le chaos dans la cité, les Huit se laissent manipuler, à l'exception de Palla Ruccelaï. Lorenzo avait donc raison.

A Venise, Lorenzo vient apprendre à Philippe Strozzi qu'il a bien tué Alexandre comme prévu, mais l'enthousiasme de Philippe est contrebalancé par le pessimisme de Lorenzo ; un courrier vient alors leur apprendre que la tête de Lorenzo a été mise à prix par le conseil des Huit !

Retour à Florence : le marquis et la marquise Cibo sont réconciliés ; divers membres de la population sont courroucés par la lâcheté des Huit ; on s'attend à l'arrivée prochaine de Côme de Médicis ; des enfants se battent sous la molle surveillance de leurs précepteurs (les petits Strozzi et Salviati) ; un début de révolte estudiantine est vite maté.

Nous revenons à Venise pour l'ultime entrevue de Lorenzo et de Philippe Strozzi.

Dans quelle mesure cette scène hausse-t-elle le drame de *Lorenzaccio* au niveau d'une double tragédie, celle de « la destinée » de Lorenzo (cf. l. 3, p. 204) et celle de l'histoire des hommes ?

Voyons ensemble les principaux éléments à repérer :

1°) Le jeu de miroir que tend Philippe à Lorenzo :

« Votre gaieté est triste comme la nuit ; vous n'êtes pas changé, Lorenzo. » (l. 13-14, p. 204 ; antithèse qui renforce la mélancolie lunaire et nocturne déjà éprouvée du personnage et constatation de la constance d'une personnalité figée, pétrifiée, telle la figure de la statue déjà évoquée lors des différentes caractérisations du protagoniste).

Aussi toutes les exhortations de Philippe se révèlent-elles inutiles : l. 19-20, p. 204 ; l. 31-33, p. 205 ; l. 54-56, p. 206 ; l. 60-61 *id.* Le lecteur spectateur s'identifie alors à Philippe, car l'un et l'autre redoutent une perte ou une perte dont on sait cependant qu'elle est inévitable vu l'attitude de celui qui refuse d'être un fugitif.

Donc **un Philippe lui-même complètement impuissant** : il est en exil à son corps défendant ; il n'a pas pu rétablir la république florentine ; il ne peut ni convaincre Lorenzo de fuir, ni de continuer à vivre, ni le soustraire à la mort ; il ne peut protéger aucun de ses enfants et même Lorenzo refuse de lui être un fils de substitution (cf. l. 19). Philippe et Lorenzo sont donc arrêtés et immobilisés, malgré eux, dans une impossibilité d'action. Pourquoi ? Parce que Philippe est vieux, loin, sans paroles efficaces et parce que Lorenzo se retrouve à nouveau face à « l'énigme de (sa) vie ».

2°) Lorenzo pétrifié dans l'énigme de son identité :

En effet il s'est comme figé dans le vice, le crime et le malheur ; c'est devenu un **destin** dont il est responsable et auquel il ne saurait échapper :

« Non, en vérité, (...) il n'y a de changé en moi qu'une misère – c'est que je suis plus creux et plus

vide qu'une statue de fer-blanc. » (et même pas une statue de marbre ou de bronze ; le « fer-blanc » étant une tôle d'acier de faible épaisseur, toute l'expression de cette réplique est péjorative et dévalorisante, l. 15-18, p. 204).

« Je suis plus vieux que le bisaïeul de Saturne » (l. 21, *id.*, ses prédictions se sont transformées en vérité dans les faits comme il l'avait prévu, d'où ce sentiment de **vieillesse**, de sagesse inutile de vieillard et effectivement, nous l'avions dit : c'est comme si c'était Philippe le jeune homme et Lorenzo, l'homme âgé).

« J'étais une machine à meurtre, mais à un meurtre seulement. » (l. 34-35, p. 205 ; extraordinaire métaphore d'auto caractérisation **aux antipodes de l'héroïsme** qui fait aussi surgir l'image d'une mécanique usée, cassée).

C'est sans doute les l. 39-44 au bas de la p. 205 qui constituent la réplique la plus importante : les maîtres mots étant « **l'ennui** » et « envie » : ce n'est pas seulement parce qu'il est devenu le débauché qu'il a joué à être, mais c'est parce qu'il n'a plus envie de vivre, qu'il a perdu tout objectif et toute motivation qu'il choisit d'aller au-devant de sa mort (d'où ses insistances pour sortir en dépit des avertissements craintifs de Philippe).

3°) Un échec politique et humain :

L'attentat s'est révélé être un coup d'épée dans l'eau en raison de l'ingratitude des hommes, de l'absence de réaction efficace des républicains, et par conséquent d'une politique ou plutôt de jeux de pouvoir absolument inchangés à Florence ; Lorenzo a tristement **gagné son pari** (*cf.* III, 3, l. 445, p. 134).

Cet état de faits explique le **défi** que Lorenzo lance avec son habituelle **ironie** désabusée à la mort ; il s'affirme en quelque sorte comme un anti héros ou plutôt un héros paradoxal qui se laisse tuer et donc qui, indirectement, se suicide. Même sa mort elle-même, qui se produit hors scène et en coulisses, est **anti héroïque** : il est « frappé par derrière » (l. 68, p. 206) et son corps est jeté « dans la lagune » (l. 72, p. 207)

Mais on l'a vu plaisanter amèrement jusqu'au bout (*cf.* l. 25-30, p. 205 et l. 46-53, p. 205-206 ; on remarque toujours ce ton cynique et méprisant, mais qui est peut-être une ultime insolence masquant une certaine pudeur et un fort sentiment de culpabilité – d'ailleurs la scène ne commence-t-elle pas sur l'annonce de la mort de sa mère, telle qu'il semblait pourtant la redouter à l scène 9 de l'acte IV, l. 47, p. 176 ?).

Enfin, la dernière réplique de Philippe : « Eh quoi ! Pas même un tombeau ? » (l. 73-74, p. 207), est un comble de « misère » pour celui qui se voulait un nouveau Brutus et qui voulait faire « comparaître les hommes devant le tribunal de (sa) volonté ». Mais ce sont les hommes eux-mêmes qui se sont condamnés en reconduisant la tyrannie et en ignorant la bravoure et le sacrifice d'un Lorenzo-Lorenzaccio qui, de toutes façons, savait qu'il ne pouvait pas les sauver, d'où cette **dimension tragique de l'histoire** que cette scène et que le drame semblent illustrer.

Conclusion :

La destinée de Lorenzo, promis à un double sacrifice inutile (sa vertu, sa vie) ainsi que l'impossibilité (prévisible et prévue) pour les hommes de changer véritablement la donne politique, font de ce dernier acte du drame, un acte tragique : constatation d'un désastre après une prémonition à laquelle Philippe ne voulait pas se résigner, réalisation d'une fatalité sur le cours de l'existence de celui qui savait qu'il ne pourrait pas délivrer ceux qui finalement ne souhaitaient

pas l'être ... *Lorenzaccio* est bien le reflet d'un certain esprit 1830 et de ses désillusions. Il préfigure ce que Musset analysera comme « **le mal du siècle** » (et il n'est pas le seul) dans *La Confession d'un enfant du siècle* (cf. citations dans notre édition GF, p. 212 et p. 223-224).

À la fin de *Lorenzaccio*, tout semble gommer : la mort d'Alexandre, la mort de Lorenzo, la mort de sa mère, la mort de Louise, la (fausse et vaine) résistance des républicains et des Strozzi ... Tout **redevient comme avant** avec la figure de Côme de Médicis (« planteur de choux », l. 28, p. 205), marionnette de l'empereur, du pape et du cardinal Cibo qui l'a investi et le fait solennellement prêter serment lors de la dernière scène « *dans l'éloignement* » (cf. p. 208).

Dès lors il valait mieux la prudence d'un « spectacle dans un fauteuil » pour échapper à la censure ; en effet, en 1834, qui n'y aurait pas vu une allusion à l'investiture de Louis-Philippe, nouveau « roi des Français » ?